El. 8° Y
14262

Charles Carrère

Lettres de Corée

SILEX
editions

Lettres de Corée
suivi de
Océanes

EL
8° Y
14262

© Editions Silex, 1982.

CHARLES CARRÈRE

Lettres de Corée
suivi de
Océanes

Encres de
Myrto Debard et Souley Keïta

56 BIS, RUE DU LOUVRE - 75002 PARIS

SILEX editions

DL-13-07-1982-22545

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

LA POESIE INTIMISTE DE CHARLES CARRERE

Valéry n'eut peut-être pas écrit le « Cimetière marin » ni chanté en mineur dans ce poème majeur :

« Ce toit tranquille où marchent les colombes

. . . .

La mer, la mer toujours recommencée »

si son regard n'avait été nourri depuis toujours comme d'une sève aérienne et fluide, des vagues effervescentes de la Méditerranée et sa sensibilité de l'osmose infinie de cette mer et du ciel : tout ce, grâce à quoi, ciseleur et philosophe, il a laissé à la postérité reconnaissante, ses abstractions sensualisées.

Ne dit-on pas que certains coquillages, les conques, en particulier, quoique exilés de leur milieu natal, gardent, si l'on y prête une oreille attentive, les rumeurs de la mer ?

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi si les grands inspirés, comme Bachelard, croient à la légende qui veut que certains propylées, certaines cariatides grecs, certains temples funéraires, certains sanctuaires égyptiens émettaient au temps lointain de la naissance du sacré, une musique sourde et suave, dès que les caressaient les premières clartés du jour ?

Ainsi de la poésie de Charles Carrère.

Saint-Louis, l'île la plus septentrionale du Sénégal, ancienne capitale, a vu naître, au temps de sa splendeur un an après que Mermoz eut réalisé la première liaison aérienne directe et sans escale France-Dakar, dans les vieilles familles métissées Carrère et Mbodje, un enfant qui reçut le prénom de Charles-Justin.

Ayant grandi, son premier livre sera l'infini du ciel et de la mer, avant même l'architecture en ajours des maisons coloniales et les murs moussus d'une ville appe-

lée à devenir une collection d'estampes historiques au charme attachant de bible historiée.

La première école qu'il fréquentera — mais peut-on appeler école cette atmosphère feutrée de l'enfance heureuse, ce climat de poésie communautaire qui imprègne le corps du sel de la vie, l'intelligence de la sonorité des vocables indigènes et français, le cœur, du rythme des berceuses et des contes anciens comme l'Afrique et qu'accompagnent au loin, comme dans une mise en scène pastorale, les pulsations du tam-tam — la première école qu'il fréquentera, dis-je, sera celle de plein vent de l'oralité. Il sait déjà écouter en silence et sans avoir vu un manuel de géographie, situer les noms de lieux et de pays, établir les distances à sa mesure, sur une carte toute personnelle où les eaux voyagent vraiment et où les montagnes, comme la pâte sous le levain, se soulèvent lentement dans l'espace.

C'est ainsi qu'il apprend qu'il vit dans une île que baignent les eaux du fleuve Sénégal et qu'il a fallu pour former ce fleuve la confluence de deux rivières qui ont leur source aux frontières de la Guinée et du Mali, dans le massif montagneux du Fouta Djalon. Et l'enfant, déjà poète, imagine une cavalcade d'écumes folkloriques grossissant le Falémé et peuplant d'échos sonores le Ferlo asséché en surface.

Son vocabulaire s'enrichit donc de mots nouveaux et chantants, des mots qui ont une densité, une odeur, une saveur, dont sa voix restera coulissée et dont ses lèvres épouseront les formes vaporeuses.

Puis vint le temps où le jeu d'échecs remplace la marelle, où l'on n'apprécie plus comme autrefois, univers miraculeux d'herbier vivant et d'aquarium sans bords, le microcosme des êtres fluviatiles.

Mais un jour, les menottes de l'enfant se réveillent dans la main de l'homme. Une sonorité sourde et argentine d'« élévation » se mêle aux pulsations de son cœur.

Il retrouve son regard d'autrefois. Les fleurs s'épanouissent en mille couleurs vives d'ailes de papillons ocellés ou de plumage de paradisier, loin de l'aride et livresque botanique. Il redevient enfant parmi les règnes confondus. Les mots, sur la page blanche, ont des richesses de notes musicales. (Chaque mot : larmes monosyllabes.) Il psalmodie. Il chante. Découvre Gorée, sœur de Saint-Louis dans la solitude de l'histoire et l'érosion de l'oubli. Il assume leur tristesse attachante. Une passerelle d'étincelles d'écume les réunit dans un temps hors temps. Des oiseaux migrateurs lui découvrent des espaces inconnus. Une mouette égarée de Pise échouée sur la plage lui parle de grand large. Des timbres qu'il avait aimés dans son enfance et aux millésimes oubliés mais aux couleurs de bonbons, reprennent vie dans la cire vierge de sa mémoire. Il accomplit, en compagnie de ces vignettes fragiles, les plus beaux voyages imaginaires de sa vie : Grèce, Italie, Japon, Chine, les Antilles...

La poésie de Charles Carrère est intimiste et un tantinet confidentielle. Elle est écrite sous l'abat-jour. Au lieu d'égratigner la page blanche, la plume l'adorne d'une dentelle soignée d'italiques. Pas de cris. Le rythme est celui fervent et triste des déferlements de vague marine, à marée basse et à la vesprée à Gorée. Une légère tristesse empreint les mots. A toutes les extravagances de violon, le poète préfère la mélodie et la barcarolle.

Senghor recommande que la lecture de certaines de ses élégies majeures soit accompagnées, soit de kora, soit de balafon, soit de tam-tam.

Celle de la poésie de Charles Carrère commande un décor sauvage d'hibiscus écarlates, de bougainvillées jaunes panachées de violet, de lianes grimpantes, de murs moussus comme est composé son « éden » goréen, quand l'alizé tisse à la lumière humide sur la trame de rumeurs de la mer, et qu'un vol de goélands paraphe le couchant.

JEAN F. BRIERRE.

Myrt. DEBARD

à toi amie mon émoi
ce recueil de cris étouffés
de larmes retenues
de joies contenues
d'amours pardonnées
de musique et de sons
tous mes mots sont
à partir de toi